

## ÉLÉMENTS D'UNE PRAGMATIQUE NEWTONIENNE DE LA TRADUCTION

L'objet de cette communication *n'est pas* de décrire phénoménologiquement la pratique de la traduction propre à Newton, telle qu'on pourrait la saisir principalement dans ses manuscrits théologiques (où il arrive, par exemple, qu'il traduise les sources antiques qu'il cite). Par ailleurs, en général, Newton ne se traduit pas lui-même, et la conception de la traduction qui semble être la sienne est pauvre et sans surprise : dans ses commentaires méthodologiques sur l'interprétation des prophéties, il appelle traduction l'opération consistant à substituer à un terme figuré son sens véritable<sup>1</sup>. Une étude portant sur Newton traducteur ne mènerait vraisemblablement pas très loin, et ne ferait tout au plus que confirmer ce que l'on sait déjà sur l'histoire des conceptions de la traduction, en particulier grâce aux travaux de George Steiner et Antoine Berman. Newton baigne dans ce que Jean-René Ladmiral appelle "l'illusion de la transparence traductive"<sup>2</sup>.

De quoi s'agit-il, alors? De commenter l'utilisation de la traduction dans la diffusion du newtonisme par Newton et par certains de ses disciples et propagateurs. C'est pourquoi, faute d'un terme plus adéquat, j'ai choisi d'annoncer comme thème une *pragmatique newtonienne*, cet adjectif permettant, dans son approximation, de regrouper les agissements théoriques de Newton et de certains de ceux qu'on a pu appeler, parfois, les newtoniens.

---

<sup>1</sup> J'ai résumé ce point dans "De l'optique à l'interprétation des prophéties, une herméneutique newtonienne de l'objet", Université de Nantes, "Herméneutique et philosophie en Angleterre autour de 1700", 1<sup>er</sup> juin 1996 (actes à paraître) et "L'interprétation newtonienne des prophéties : un millénarisme euphémisé?", École Pratique des Hautes Études / Institut d'Histoire de la Réformation, Journée d'études du 31 mai 1996 (actes à paraître). La question est abordée dans plusieurs chapitres de J. E. Force et R. H. Popkin (dir.), *The Books of Nature and Scripture : Recent Essays on Natural Philosophy, Theology, and Biblical Criticism in the Netherlands of Spinoza's Time and the British Isles of Newton's Time*, Dordrecht, Kluwer, 1994 (contributions de S. Hutton, R. Iliffe, M. Z. Kochavi et S. Mandelbrote).

<sup>2</sup> *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, coll. TEL, 1994 [1979], p. 15-16. Cela reste vrai même si on tâche de confronter la théorie explicite de la traduction qui se dégage de certains textes de Newton à sa pratique effective.

En étudiant la diffusion du newtonisme en Angleterre et en Europe au moyen de la traduction conçue comme un phénomène général<sup>3</sup>, on verra comment la traduction des œuvres majeures de Newton s'inscrit dans un mouvement plus général d'*expression* d'une philosophie dans divers types de langages ou de systèmes (théologique, métaphysique, moral), au sens où cette traduction s'accompagne de commentaires qui cherchent à imposer des équivalences du système newtonien hors de ses applications directes. Si l'on admet que, au cœur du système newtonien, il existe un message invariant (le noyau scientifique), alors traduire, à côté de l'activité traduisante telle que l'isolent les linguistes, ce sera transmettre ce message par d'autres voies que celles que Newton impose désormais au langage de la science. Le projet du newtonien Henry Pemberton n'était-il pas, dans son ouvrage de vulgarisation *A View of Sir Isaac Newton's Philosophy*, de faire accéder le public cultivé (la chose, sinon le mot, est une invention de l'époque, on peut en attribuer la paternité à Fontenelle dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de 1686) à ces sublimes vérités en faisant l'économie du langage mathématique?<sup>4</sup> Mais la vulgarisation n'est qu'un cas particulier du phénomène plus général de communication intra- et interculturelle<sup>5</sup> qu'est la traduction de la science. Ainsi James Keill, dans *An Account of Animal Secretion* (1708), tente de ramener la sécrétion des fluides corporels à un jeu de forces d'attraction conçues selon le modèle newtonien. C'est toute la question de la traduction de la physique et de la méthode newtoniennes au cours du 18<sup>e</sup> s., question que je ne ferai ici qu'effleurer.

Mais dans tous les cas, on peut mettre en concurrence deux façons (au moins) d'envisager la question de la fidélité au texte. Ou bien on pose que toute traduction doit être confrontée à l'idéal de transmission sans perte dont on postulait que toute traduction toujours, a tenté, tente et tentera de l'approcher, et dans ce cas on se pose en juge quelque

---

<sup>3</sup> Ce que fait par exemple, avec rigueur, Michel Serres dans *La traduction*, Paris, Minuit, 1974. J'espère que la suite convaincra de la nécessité de cet élargissement.

<sup>4</sup> Henry Pemberton, *A View of Sir Isaac Newton's Philosophy*, Londres, S. Palmer, 28.

<sup>5</sup> Voir J. R. Ladmiral et E. M. Lipiansky, *La communication interculturelle*, Paris, Armand Colin, 1989.

peu anachronique de la pratique du passé. Ou bien on pose que les infidélités manifestes découvertes dans certaines traductions obéissent à un projet plus ou moins précis, plus ou moins délibéré, qu'il est possible de reconstituer *a posteriori*, fût-ce à titre d'hypothèse. C'est le choix que je fais aujourd'hui. Un peu à la manière dont Freud, dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, analysait le lapsus comme une réussite alors qu'en apparence il s'agit d'un raté du langage, je voudrais suggérer que la compréhension des traductions n'est pas nécessairement facilitée par l'attitude consistant à les départager entre bonnes et mauvaises. Ce qui est à nos yeux une mauvaise traduction ou une traduction fautive est peut-être en réalité une réussite d'un autre point de vue. Les analyses qui vont suivre ne sont au fond que la systématisation de cette hypothèse dans un contexte historique particulier dont je me contenterai de préciser certaines propriétés.

La première étape de ma démonstration consiste à décrire sommairement un état de fait, à savoir l'existence d'enjeux nationaux dans le débat scientifique de la République des Lettres. Ces enjeux se concrétisent plus d'une fois dans des phénomènes de traduction dont j'analyserai quelques exemples.

Le choix de traduire ou de ne pas traduire, de faire circuler un texte dans sa langue d'origine ou dans une autre langue (et laquelle) s'actualise toujours, à la fin du 17<sup>e</sup> s. et pendant une bonne partie du 18<sup>e</sup>, dans un espace où coexistent les langues modernes et le latin. On voit donc immédiatement que la langue, en pareille situation, est moins que jamais un simple véhicule de la pensée, mais qu'elle permet (ou détermine?) des stratégies liées aussi bien au public visé qu'aux circonstances historiques. Un exemple particulièrement bien étudié est celui des variations entre le texte anglais et le texte latin de l'*Histoire sacrée de la terre* de Thomas Burnet. Cet ouvrage comporte deux parties : la première publiée en latin en 1681, est traduite en anglais en 1684; la deuxième, publiée en latin en 1689 (mais rédigée avant la Révolution de 1688), est traduite l'année suivante. L'édition anglaise de 1690 est l'occasion pour son auteur de tempérer fortement l'ardeur millénariste du texte latin, largement réécrit<sup>6</sup>. De même, le texte latin du *Léviathan* de Hobbes diffère notablement du

---

<sup>6</sup> M. C. Jacob, *The Newtonians and the English Revolution 1689-1720*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1976, p. 109, 114 et suiv.; voir aussi M. C. Jacob et W. A. Lockwood,

texte anglais, en particulier par l'addition d'un long appendice sur l'hérésie, et plus précisément sur le dogme de la Trinité<sup>7</sup>. À la lumière de pareils exemples, il me paraît difficile de considérer que les textes latins et anglais existent l'un par rapport à l'autre dans un simple rapport d'original et de version, celle-ci étant chargée d'étendre le lectorat potentiel de celui-là dans un sens purement quantitatif. À certains égards, le bilinguisme constitutif de la République des Lettres institue ce que je propose d'appeler un phénomène de "stéréoglossie" qui rend relativement contingent le rapport chronologique de priorité d'une version sur une autre. Chaque texte devient un événement irréductible à son seul statut de texte primitif ou dérivé, quand bien même, empiriquement, l'un serait produit à partir de l'autre. On comprendra donc en quel sens la critique normative perd de sa pertinence au profit d'une attitude plus herméneutique, et au langage de la faute succède celui de la variation signifiante.

Dès lors, une question du type "dans quelle langue Newton aurait-il fait paraître ses écrits théologiques?" n'est plus tout à fait aussi anecdotique. Nous disposons d'indices relativement précis concernant un texte particulier : la *Relation historique de deux corruptions remarquables de l'Écriture*<sup>8</sup>. Rédigé initialement en anglais, ce texte aurait dû d'abord paraître dans une traduction française (c'était le vœu de Newton) aux environs de 1692. Puis Newton en aurait fait diffuser la version anglaise. Finalement, il a renoncé à le publier, puis semble y avoir songé de nouveau, cette fois dans une traduction latine qui date vraisemblablement de 1709. Ajoutons que le texte manuscrit a circulé, en anglais, dans les milieux unitaristes. Il est clair que chacune de ces versions touchait un public différent. Le texte anglais était plutôt, si l'on ose dire, à diffusion interne. Il devait apporter une contribution, non seulement aux débats contemporains (en Angleterre) sur la Trinité et sur

---

"Political Millenarianism and Burnet's *Sacred Theory*", *Science Studies* 2 (1972), p. 265-279.

<sup>7</sup> Voir Thomas Hobbes, *Léviathan*, trad. F. Tricaud, Paris, Sirey, 1971, p. 725-780. L'introduction du traducteur compare longuement les deux versions (p. XVI-XXIX).

<sup>8</sup> Voir J.-F. Baillon, présentation de I. Newton, *Écrits sur la religion*, Paris, Gallimard, coll. TEL, 1996, ainsi que ma traduction de la *Relation* dans ce même recueil et mon article "Les manuscrits religieux de Newton et leur occultation", *Dix-huitième siècle* 28 (1996), p. 291-305.

le texte original du Nouveau Testament, mais au développement de la position unitariste, dans la mesure où celle-ci s'appuyait (comme l'orthodoxie) sur des arguments de critique néo-testamentaire. Le texte français était destiné à une diffusion plus "européenne", et devait, selon le projet de Newton lui-même, servir de text. Or les réfugiés protestants au premier chef, mais aussi toute l'Europe érudite, pouvaient lire le français plus facilement que l'anglais (c'est, par exemple, le cas de Leibniz). La version anglaise était donc davantage destinée à alimenter l'actualité théologique en Angleterre, alors que le texte français aurait dû susciter un débat plus fondamental dans une Europe à la fois érudite et *a priori* sensible aux enjeux de ce texte particulier. Quant au texte latin, il est vraisemblable qu'il visait à la fois l'un et l'autre publics (c'est la langue de la correspondance ecclésiastique), et que le choix de cette langue confère un certain prestige à un texte théologique. Peut-être était-ce la version que Newton aurait souhaité léguer à la postérité

Si j'ai parlé tout à l'heure de stratégies, c'est parce que la traduction des œuvres de Newton (notamment) doit être étudiée en tenant compte des rivalités nationales qui sous-tendent ou amplifient les querelles de personnes. La querelle de priorité qui oppose Newton et Leibniz est aussi une querelle entre académies scientifiques : l'Académie des Sciences de l'époque est presque exclusivement composée de cartésiens<sup>9</sup>, et les divisions nationales recoupent tellement les enjeux scientifiques que les éventuels ralliements sont conçus comme de véritables désertions (deux exemples célèbres sont ceux de Daniel Bernoulli et de Leonhard Euler).

Les enjeux nationaux sont du reste quelque chose dont les contemporains ont conscience :

Il paraît que M. Maclaurin, tout circonspect qu'il était, n'a pas pu s'empêcher de marquer une certaine partialité Nationale dans les conséquences qu'il a tirées de ce Système [cartésien]<sup>10</sup>.

---

<sup>9</sup> E. A. Fellmann, "The *Principia* and Continental Mathematicians", in King-Hele et Hall, dir. *op. cit.*, p. 30.

<sup>10</sup> Lavirotte, "Avertissement" du traducteur, in Colin Maclaurin, *Exposition des Découvertes philosophiques de M. le Chevalier Newton*, Paris, 1749, p. 2.

Algarotti lui-même, écrivant à l'abbé Franchini, reconnaît sans détour :

Personne n'ignore qu'il y a entre la France & l'Angleterre une rivalité, & par rapport à l'intérêt de l'état, & par rapport à la gloire que procurent les armes & les Lettres<sup>11</sup>.

Il faut également se rappeler que les inventions scientifiques, hier pas moins qu'aujourd'hui, sont l'objet d'une concurrence entre les nations. Ainsi, en janvier 1672, Oldenburg, alors secrétaire de la *Royal Society of London*, invite Newton à s'assurer que l'invention du télescope qu'il a mis au point ne sera pas usurpée par des étrangers<sup>12</sup>.

La diffusion des découvertes de Newton est à replacer dans un contexte marqué par le souci de voir naître une science anglaise, à une époque où cela ne semble pas acquis, si l'on s'en remet par exemple au témoignage rétrospectif d'Algarotti : "Qui auroit jamais cru que l'Angleterre, que les siècles passés regardoient comme un pays grossier, dût un jour primer, et donner la loi dans les Sciences?"<sup>13</sup>. Alors que Richard Bentley, *master* de Trinity College, encourage vivement la publication de la deuxième édition des *Principia* en 1713 (aux Presses de l'Université de Cambridge, qu'il est alors en train de réformer), Newton, réciproquement, soutient avec énergie le projet de réforme de Trinity College défendu par Bentley<sup>14</sup>.

La question de la langue de la science est évidemment cruciale de ce point de vue. Certes, des témoignages indiquent que la nécessité de la traduction participe d'abord d'un désir de partager et de diffuser les connaissances. Ainsi, en 1671, le P. Pardies écrit-il à Oldenburg :

---

<sup>11</sup> Lettre du 12 octobre 1735, in *Œuvres*, 7 vol., Berlin, G. J. Decker, 1772, vol VII, p. 227.

<sup>12</sup> Cité in R. S. Westfall, *Newton*, Paris, Flammarion, 1994, p. 273. Un français, Cassegrain, revendiqua peu après la priorité de l'invention (*ibid.*, p. 279).

<sup>13</sup> Lettre au R. P. Xavier Bettinelli, 2 février 1757, in Algarotti, *Œuvres, op. cit.*, vol. VII, p. 341.

<sup>14</sup> Voir R. S. Westfall, *Never at rest*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980, p. 700.

Tout ce que j'ai vu, de la plupart de vos autres Messieurs [de la RSL], me paroît extrêmement beau, et me donne une grande inclination pour votre nation, et même pour apprendre votre langue, qui sera dorénavant nécessaire à tous les mathématiciens et physiciens<sup>15</sup>.

La même année, John Collins informe un de ses correspondants des difficultés que rencontre la traduction du journal de la *Royal Society of London*, les *Philosophical Transactions*, en latin et en français :

Mr. Oldenburg saith he hath received the first sheet of a Latin impression of our Philosophical Transactions, begun at Hamburg; but it was so ill rendered, that he discouraged them from proceeding: father Bertit writes that they are translated into French, and that he hath read them; but by reason of his inquiries after a translation, I conceive they are not printed<sup>16</sup>.

Ce témoignage doit nous conduire à tempérer quelque peu l'impression de facilité qui se dégage de la description faite par l'historien P. Chaunu :

Les Philosophical Transactions sont publiées à Londres en anglais, traduites à Amsterdam en latin pour le monde savant de l'Est qui continue à penser latin, l'Académie des Sciences à Paris se les fait traduire en français<sup>17</sup>.

Mais les relations harmonieuses ne sont pas toujours la règle. Pour commencer, il est bon de rappeler que, dans le domaine scientifique, les différences de dénomination d'une sphère linguistique à l'autre (donc, par voie de conséquence, les traductions), enveloppent autre chose que de simples enjeux terminologiques : dans l'édition de 1736 du *Lexicon Technicum* de John Harris, on apprend, en consultant l'article "Calculus, or Methodus Differentialis", que le calcul différentiel (terme employé sur le continent) et la doctrine des fluxions (terme inventé par Newton) sont une seule et même chose, mais qu'il existe

---

<sup>15</sup> Pardies à Oldenburg, 20 oct. 1671, cité in Westfall, *Newton*, p. 170.

<sup>16</sup> John Collins à Vernon, 4 avril 1671, in S. J. Rigaud, éd., *Correspondence of Scientific Men of the Seventeenth Century*, 2 vol., Oxford, Oxford University Press, 1841, I, p. 164.

<sup>17</sup> P. Chaunu, *La Civilisation de l'Europe des Lumières*, Paris, Arthaud, 1971, p. 242.

cependant entre les deux “une différence dans la manière d’exprimer les quantités”, qui résulte de la façon dont chacun des inventeurs considérait les infinitésimaux, à savoir l’un (Newton) comme des incréments, et l’autre (Leibniz) comme des différences. Ainsi, quand on parle de science, en particulier au 17<sup>e</sup> s., on est obligé d’étendre la notion de traduction hors du champ linguistique proprement dit. Les démonstrations des *Principia* sont présentées dans le langage de la géométrie parce que Newton estimait que c’était le seul langage de la géométrie parce que Newton estimait que c’était le seul langage démonstratif valable, et que les anciens l’utilisaient. Pour dire les choses autrement, écrire en langage géométrique, c’est ne pas écrire en langage analytique (c’est-à-dire le langage des modernes et de Descartes)<sup>18</sup>. Alexandre Koyré n’hésite pas à parler de traduction pour désigner le fait de réécrire les démonstrations géométriques (par exemple de Pascal) en calcul infinitésimal<sup>19</sup>. La simultanéité de la découverte du calcul infinitésimal par Leibniz et par Newton, et la priorité de Leibniz en matière de publication, ont rendu nécessaire la traduction du calcul leibnizien dans la langue des fluxions, et réciproquement. C’est pour des raisons de pur intérêt national et corporatiste que les mathématiciens du Royaume-Uni persistent dans leur utilisation du langage des fluxions, moins commode et source potentielle d’erreurs.

Plus largement, les choix linguistiques peuvent aller dans le sens d’une opacité savamment entretenue. En 1711, Rémond de Montmort reproche à Abraham de Moivre, par l’intermédiaire de Brook Taylor, de ne pas utiliser le latin pour la nouvelle édition de son essai sur les probabilités :

Je suis ravi d’apprendre que Mr. Moivre que j’aime beaucoup, pense à moy, mais je suis en même temps bien fâché de sçavoir que sa santé n’est pas bonne. Que ne fait-il sa nouvelle édition [De mensura sortis, 1711 : The doctrine of chances, 1718] en Latin plutot qu’en Anglois. Des livres excellens comme doivent estre tous ceux qu’il donnera doivent passer chez toutes les

---

<sup>18</sup> L. Verlet, *La Malle de Newton*, Paris, Gallimard, 1993, p. 330.

<sup>19</sup> A. Koyré, “Pascal Savant”, in *Etudes d’histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard, coll. TEL, 1994 [1996], p. 375.



nations<sup>20</sup>.

Un cas-limite est celui du texte anglais de la *Méthode des fluxions*, qui est à l'origine une traduction. Sa publication posthume (en 1736) est l'œuvre d'un certain Colson, qui n'a pas voulu publier le manuscrit dans sa langue originale (le latin), mais a préféré, selon ses propres affirmations, le traduire en anglais afin que ses compatriotes puissent en profiter avant les autres nations<sup>21</sup>.

L'analyse de quelques phénomènes de traduction de textes de Newton devrait maintenant permettre de constater les effets de cette situation, parfois au niveau d'un simple énoncé, voire d'un seul mot, dans le contexte de la diffusion de la science. Citer une traduction au cours d'une controverse peut être un moyen de retoucher *in extremis* une expression litigieuse. Ainsi, dans la querelle métaphysique qui l'oppose à Samuel Clarke, Leibniz reproche à Newton d'affirmer, dans l'édition latine de l'*Optique*, que l'espace est *sensorium Dei*. Sans entrer dans les implications théologiques embarrassantes de cette expression, je me contenterai ici de signaler que, quand il cite le passage de l'*Optique* incriminé par Leibniz, Clarke en donne une traduction anglaise qui diffère légèrement des éditions anglaises de l'époque. De plus, le passage latin qu'il cite comporte un mot supplémentaire (*tanquam*) censé balayer l'objection de Leibniz en réduisant la formule à une simple analogie (l'espace serait "en quelque sorte" le sensorium divin). Newton et Clarke auraient même modifié le texte sur certains exemplaires<sup>22</sup>. Dans ce cas précis, la traduction (et même la traduction de traduction) est utilisée pour infléchir le sens d'un texte de façon à l'emporter dans un rapport de forces idéologique.

Dans deux articles extrêmement fouillés consacrés aux premières traductions

---

<sup>20</sup> Rémond de Montmort à Brook Taylor, 2 jan. 1716, in Heinrich Aucter, *Brook Taylor der Mathematiker und Philosoph*, Marburg, 1937, p. 85-86.

<sup>21</sup> Voir Newton, *La méthode des fluxions et des suites infinies*, Paris, Debure, 1740, trad. Buffon, préface, p. iv.; la traduction de Buffon, examinée par Maupertuis et Clairaut, fut approuvée par Fontenelle.

<sup>22</sup> A. Koyré et I. Bernard Cohen, "The Case of the Missing *Tanquam* : Leibniz, Newton & Clarke", *Isis* 52 [1961], p. 555-566.

anglaises des *Principia*<sup>23</sup>, un des plus éminents spécialistes actuels de Newton, I. Bernard Cohen, compare les différentes versions du point de vue de leur exactitude, sans soupçonner un instant que d'autres enjeux puissent interférer avec une éthique de traduction qu'il n'existe aucune raison empirique de postuler. En d'autres termes, si aujourd'hui les traductions passées des œuvres scientifiques ne peuvent pas toujours nous combler, c'est en partie parce que, dans la période où elles avaient encore à s'imposer, les théories de Newton ne pouvaient y parvenir qu'au prix d'infidélités locales, parfois soigneusement délibérées, destinées à accentuer ou au contraire à gommer certains partis pris épistémologiques, théoriques ou cosmologiques qui avaient peut-être autant d'efficacité pour emporter la conviction des savants de l'époque que les démonstrations scientifiques proprement dites. Cohen, animé par le souci de rechercher la version qui fait autorité, ne s'interroge pas sur les fonctions de la traduction scientifique. Il oublie de remarquer que, le plus souvent ce sont les passages dont la teneur scientifique est la plus faible qui attirent aujourd'hui notre attention, voire nos reproches. Or je vois dans cette particularité l'indice d'une nécessité d'accommoder le texte, et peut-être surtout le paratexte de la science aux circonstances du combat idéologique, qui font que les prémisses ou les conséquences non scientifiques d'une théorie pouvaient suffire à la faire rejeter par des esprits dont la rigueur n'est par ailleurs plus à démontrer<sup>24</sup>.

Pourtant, dans un de ces articles, Cohen avance des arguments convaincants tendant à prouver que la primeur de la traduction anglaise des *Principia* a été l'objet d'une concurrence entre deux traducteurs, Henry Pemberton et Andrew Motte. Peut-on, aussi rapidement que le fait Cohen, se contenter d'imaginer une comparaison entre les deux versions finalisées par la production d'une traduction optimale selon nos normes actuelles?

---

<sup>23</sup> I. Bernard Cohen, "The First English Version of Newton's *Hypotheses non fingo*", *Isis* 53 [1962], p. 379-388; "Pemberton's Translation of Newton's *Principia*, With Notes on Motte's Translation", *Isis* 54 [1963], p. 319-351.

<sup>24</sup> J'utilise peut-être à tort l'imparfait : il existe aujourd'hui, dans les universités américaines, des chercheurs créationnistes qui forgent des hypothèses permettant de ramener l'histoire de l'univers à la durée que la Bible, lue d'une certaine façon, impose à ce dernier.

Dans la traduction anglaise de 1729 (la seule publiée, l'autre est probablement perdue), on trouve un curieux exemple de "mauvaise traduction"<sup>25</sup>. Dans un passage concernant la théorie des comètes, le latin initial explique que la queue des comètes n'est pas le résultat de la réfraction de la matière céleste. Il s'agit alors de réfuter l'explication cartésienne. Mais la traduction de Motte parle de "crumbling of the celestial matter" (effritement, émiettement, désintégration). Comme le latin donne "*refactio*", il n'est pas possible de supposer qu'il s'agit d'une erreur de traduction, surtout si on tient compte du fait que le terme apparaît au moins deux fois. Mais on ne voit pas non plus comment quiconque pourrait espérer sérieusement traduire *refractio* par *crumbling*. L'hypothèse que je propose est, une fois de plus, de voir dans cette "trahison" l'ajustement du texte à une controverse plus récente, qui avait opposé le newtonisme, non à Descartes, mais à Leibniz. Celui-ci, on s'en souvient, accusait l'univers newtonien d'être instable. Ne faut-il pas voir dans la rectification que je viens de décrire une tentative de renforcer la stabilité de l'univers newtonien?<sup>26</sup>

Il est bien connu que la traduction a été un moyen privilégié utilisé par certains auteurs (je pense en particulier au baron d'Holbach) pour diffuser leurs propres idées sous couvert de traductions de l'anglais. La littérature clandestine en offre quelques exemples<sup>27</sup>. D'une certaine manière, on pourrait trouver que c'est là un gage suprême de fidélité : après tout, les libres-penseurs français ne font qu'imiter l'exemple de Clarke, qui fit circuler la physique newtonienne sous couvert de traduire un manuel de physique cartésienne.

Les éditions successives de la traduction latine du *Traité de Physique* de Jacques

---

<sup>25</sup> Ce qui suit résume A. Rupert Hall et James A. Ruffiner, "A Strange Mistranslation in the *Principia*", *Isis* 54 [1963], p. 263-264.

<sup>26</sup> Sur cette question, voir S. J. Schaffer, "Newtonian Cosmology and the Steady State", Ph. D. non publié, Cambridge, 1980.

<sup>27</sup> Par exemple une traduction manuscrite partielle de *The Infallibility, dignity and excellence of humane judgement* de William Lyons [1719], étudiée par A. McKenna, "William Lyons et le rationalisme philosophique", in Guido Canziani, dir., *Filosofia e religione nella letteratura clandestina, secoli XVII e XVIII*, Milan, Franco Angeli, 1994, p. 469-502. Voir, dans le même volume, une étude sur les traductions de Woolston : J. Vercruysse, "Les trois langages du Rabbin de Woolston", *ibid.*, p. 337-353.

Rohault par Samuel Clarke (1697, 1702, 1708, 1710, 1713, 1718, 1739) ont en effet servi de véritable “cheval de Troie” à la science newtonienne. Observons d’abord ce que l’on relève rarement : il s’agit d’une retraduction. Il existait déjà une traduction latine, effectuée par Théophile Bonet peu de temps après la publication de ce manuel. Pourquoi retraduire Rohault, si ce n’est, d’édition en édition, pour infiltrer la forteresse du cartésianisme en introduisant des notes de plus en plus nombreuses et de plus en plus abondantes exposant les résultats principaux de la physique, puis de l’optique newtonienne, dont il n’est un secret pour personne qu’elles heurtent de plein fouet la cosmologie cartésienne?<sup>28</sup>

Ce n’est pas seulement la cosmologie, c’est aussi l’épistémologie newtonienne qui est en jeu dans la traduction. On a longtemps voulu voir dans la formule “*hypotheses non fingo*” un résumé canonique de cette épistémologie. Dans ces conditions, la traduction du verbe *fungere* devenait une occasion d’explicitier, ou bien alors de travestir, l’épistémologie newtonienne. Dans des pages célèbres, Koyré reproche leurs choix respectifs à Motte (*frame*) et à la marquise du Châtelet (*imaginer*), et affirme que, loin de se contenter de traduire, ils ont “interprété” la formule de Newton<sup>29</sup>. Je passe sur la difficulté théorique que pose l’évacuation de toute dimension herméneutique dans l’acte de traduction, difficulté que pressent peut-être tout de même Koyré puisqu’il met le verbe *interpréter* entre guillemets. La limite (sinon le tort) de l’analyse de Koyré est de poser en absolu une norme quelque peu artificielle créée par le désir de retrouver la traduction qui fait autorité, même s’il a raison de souligner que faire dire à Newton “je n’imagine pas d’hypothèses” plutôt que “je ne feins pas d’hypothèses” peut autoriser des commentaires qui tirent Newton dans le sens d’un réalisme un peu naïf.

En fait, c’est surtout vrai si, comme Koyré, on omet de rapporter la traduction proposée à la théorie newtonienne de l’imagination. Koyré, d’ordinaire attentif au contexte de l’emploi des mots, s’avère ici étrangement antihistorique : il justifie sa propre traduction

---

<sup>28</sup> Voir M. A. Hoskin, “Mining All Within’: Clarke’s Notes to Rohault’s *Traité de Physique*”, *The Thomist* 24 [1961], p. 353-363 et Newton, *Mathematical Principles*, éd. cit., II, p. 629-632.

<sup>29</sup> *Études newtoniennes*, Paris, Gallimard, 1985 [1968], p. 60.

par une explication du verbe imaginer qui ne renvoie à aucun contexte historique précis. Or le statut de l'imagination dans la philosophie du 17<sup>e</sup> s. en général et dans la pensée de Newton en particulier, est un problème suffisamment complexe pour qu'on ne puisse se contenter d'une définition de dictionnaire<sup>30</sup>. En dépit des variations de la traduction de  *fingere*, c'est surtout le mot hypothèse qui compte et, comme l'observe Cohen (qui est cependant d'accord avec Koyré), les sens des verbes anglais  *frame* et  *feign* se chevauchent<sup>31</sup>. À l'époque de Newton, il circulait d'ailleurs plusieurs traductions anglaises du verbe  *fingere* ( *devise, make, form, feign* – cette dernière étant selon toute vraisemblance celle que favorisait Newton). Il faut remarquer que Clarke, dans les extraits des  *Principia* qu'il cite (et traduit) dans son édition de sa correspondance avec Leibniz, fait dire à Newton “ *Hypotheses I make not*”<sup>32</sup>, alors que Newton lui-même utilise constamment le verbe  *feign* (Koyré a raison sur ce point)<sup>33</sup>. Dans certains textes théologiques, Newton associe le verbe  *to feign* et la notion d'hypothèse. Ainsi, résumant le mécanisme par lequel le monothéisme primitif fut corrompu en idolâtrie, Newton explique :

And to make this hypothesis the more plausible they feigned that the stars by vertue of these souls were endued with the qualities of the men & according to those qualities governed the world<sup>34</sup>.

Ce verbe, dans l'emploi qu'en fait Newton, implique à la fois fausseté et invention délibérée, ainsi que l'illustre le propos suivant, par lequel Newton dénonce la rouerie des moines des premiers siècles :

---

<sup>30</sup>  *Ibid.*, p. 60.

<sup>31</sup> I. Bernard Cohen, “The First English Translation of Newton’s  *Hypotheses non fingo*”, p. 381.

<sup>32</sup> Cohen,  *art. cit.*, p. 383.

<sup>33</sup> Ajoutons que dans la traduction des  *Méditations* de Descartes, le duc de Luynes utilise le français  *feindre* (équivalent de l'anglais  *feign*) là où Descartes employait  *fingere* (Descartes  *Méditations métaphysiques*, Paris, Garnier-Flammarion, 1979, p. 74-75.

<sup>34</sup> Ms. Yahuda, 41, f. 10r.

And by the overspreading of Monkery, the Monks got the opportunity to delude through their feigned stories, lying miracles, garrulity, & formality of godliness, those that had conscience without knowledge<sup>35</sup>.

Alors que le choix de Newton reflète une épistémologie relativement complexe, le minimalisme du verbe *make*, dans la traduction de Clarke, confère à la proposition une portée radicale : l'hypothèse est absolument étrangère à la méthode scientifique newtonienne – du moins quand il s'agit de rompre des lances contre un des adversaires les plus redoutables de l'attraction, qualité soupçonnée d'être occulte. Il serait extravagant de supposer que Clarke ignorait tout de la façon dont Newton voyait les choses. N'y a-t-il pas plutôt, dans le cas qui nous occupe, adaptation du texte à la controverse qui le met en jeu, c'est-à-dire aussi en péril? L'exactitude locale est sacrifiée (peut-être) à la sauvegarde globale du système.

Un autre exemple semblerait confirmer cette analyse. Une correspondance moins retentissante, celle de Brook Taylor et Rémond de Monmort, porte sur les mérites respectifs des systèmes cartésiens et newtonien. Dans une longue lettre du 5 août 1718 intitulée “An Answer to Mr De Monmorts Dissertation sur les Principes physiques de Mr Descartes comparées [sic] a ceux des Philosophes Anglois”, le newtonien utilise à plusieurs reprises le terme d'hypothèse dans des sens et des contextes variables. Dans une formule frappante par sa concision, il récuse l'idée selon laquelle l'attraction serait un être de raison (*ens rationis*) : “*Gravitation is not an Hypothesis; it is a Fact we are forced to own by Experience*”<sup>36</sup>. Ici l'hypothèse est nettement reléguée dans le domaine des chimères typiques du “roman philosophique” qu'est accusé d'être le cartésianisme<sup>37</sup>. Mais un peu plus loin, Taylor écrit :

We say that your whole System is but an Hypothesis, & therefore ought to be

---

<sup>35</sup> Ms. Yahuda, 1.4, f. 52r; on trouvera un propos de même teneur dans le manuscrit Ms. Yahuda, 7.1, f. 11r.

<sup>36</sup> Bibliothèque Nationale, *Nouv. Acq. Fr. 22158*, “Mélanges de physique et de mécanique”, f. 161v.

<sup>37</sup> “As to your forming hypotheses, you know we charge your whole System with being one” (f. 163v).

accepted or rejected, as other hypotheses are, according as it can bear the Test of the Difficulties & Objections that are brought against it<sup>38</sup>.

Ce n'est donc pas l'hypothèse en tant que telle qui fait problème, mais (pour utiliser un terme anachronique) sa falsifiabilité. Du moins la formule utilisée par Taylor implique-t-elle qu'il existe ou qu'il peut exister des hypothèses acceptables. Mais le verbe qu'il emploie (*to form*) est à peu près aussi neutre que *to make*. Au total, on s'aperçoit que, dans les mêmes pages, l'emploi du terme est surtout fonction du contexte de controverse. Tel un caméléon, l'hypothèse, sous la plume des newtoniens, prend plus ou moins de substance selon les besoins de la cause.

Comme nous le savons tous ici, une traduction – à plus forte raison, une retraduction – s'accompagne fréquemment d'un paratexte signé du traducteur et destiné à fournir un certain nombre d'éclaircissements dont les enjeux peuvent être multiples. Dans la perspective qui nous occupe, ce paratexte a parfois pour effet d'annuler ou tout au moins de réduire l'intérêt de la traduction comme présence ou risque de "l'étranger dans la langue"<sup>39</sup>.

En 1731, Thomas Dale publie sa traduction des *Conversations philosophiques* du P. Regnault (Londres, Innys, 3 vol.). Dans sa préface de traducteur, Dale explique que, étant donné que les préjugés que l'auteur tient de son éducation et son attachement excessif à la philosophie cartésienne l'ont empêché de rendre toujours compte des théories de manière convenable (entendez par là que le dialogue qui a lieu entre Eudoxe et Ariste tourne parfois au bénéfice des théories cartésiennes et au détriment de celles de Newton, par exemple s'agissant de la théorie des couleurs), il a remédié à cet inconvénient en exposant dans des notes les principes de la philosophie newtonienne ("à la manière de Clarke dans son édition de Rohault", nous dit-il). Ainsi, alors que, dans le volume II, la doctrine newtonienne des couleurs est présentée comme une "hypothèse"<sup>40</sup>, Dale rectifie dans une note : "This is improperly called an Hypothesis, as being built not on any Supposition, but undeniable and

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, f. 166r.

<sup>39</sup> Voir *Palimpsestes* n° 6, "L'étranger dans la langue", Éditions de l'Espace Européen, 1991.

<sup>40</sup> *Philosophical Conversations*, II, p. 378.

repeated Experiments”<sup>41</sup>. Dans le volume III, où il est question de l’attraction, Dale précise dans une note que l’attraction n’est pas une qualité occulte, comme l’affirme Regnault, mais une qualité manifeste dont la cause est inconnue. Et de commenter : “From hence it appears, that our Jesuit has either wilfully or ignorantly perverted the Meaning of this Great Man”<sup>42</sup>. Enfin, à l’occasion d’une conversation consacrée à l’existence de Dieu, Dale juge opportun de citer en note le Scholie Général des *Principia*.

À quelle stratégie obéit cette traduction, dont la nécessité ne saute pas immédiatement aux yeux? Il faut se replonger dans un contexte où la science, et, en particulier, la science newtonienne, est attaquée parce qu’elle semble favoriser l’esprit libre-penseur, l’athéisme, l’irrégion<sup>43</sup>. Quelques années après la publication de la traduction de Dale, Berkeley lancera son offensive contre le calcul infinitésimal en publiant *The Analyst* (1734), auquel Colson répliquera dans *Geometry no Friend to Infidelity* publié la même année. Déjà les attaques de Leibniz contre le système de l’attraction et la polémique provoquée par l’interprétation matérialiste qu’en donne le déiste John Toland<sup>44</sup> ont obligé les newtoniens et Newton lui-même à défendre son système contre les accusations d’infidélité (d’où, en particulier, le Scholie Général; c’est aussi l’une des dimensions de certaines *Boyle lectures*). La traduction de Regnault par Dale est l’occasion, d’une part, de réaffirmer les principes fondamentaux de l’épistémologie newtonienne, en en exagérant peut-être les naïvetés (le statut de l’hypothèse est moins complexe chez Dale que chez Newton), d’autre part d’illustrer le fait que la

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 378, note.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 130, note.

<sup>43</sup> Voir L. Stewart, “Samuel Clarke, Newtonianism and the Factions of Post-Revolutionary England”, *Journal of the History of Ideas* 42 (1981), p. 53-72; G. Cantor, “Anti-Newton”, in J. Fauvel et al. (dir.), *Let Newton Be! A new perspective on his life and works*, Oxford, Oxford University Press, 1988, p. 203-221; J.-F. Baillon, “Aspects de l’impact culturel et idéologique des découvertes de Newton”, *Bulletin de la société d’études anglo-américaines des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* 38 (juin 1994), p. 73-83.

<sup>44</sup> P. Casini, “Toland e l’attività della materia”, *Rivista critica di storia della filosofia* 22 (1967), p. 24-53.



propagande anti-newtonienne est le fait de gens qui sont à la fois jésuites (donc catholiques : l'amalgame possible entre jacobitisme, toryisme, parti high church et papisme est entretenu) et cartésiens (donc complices d'un système qui, en réalité, mène à l'athéisme : c'était la raison pour laquelle les Platoniciens de Cambridge avaient rompu avec le cartésianisme après y avoir adhéré). Cette publication était donc une façon de remettre les pendules à l'heure.

Si l'on s'intéresse cette fois au mouvement inverse (l'acclimatation des découvertes de Newton à la langue française), les justifications données par Marat à sa nouvelle traduction de l'*Optique* de Newton manifestent que son entreprise n'est pas purement désintéressée :

De toutes les Traductions de ce Traité, aucune n'est aussi défectueuse que la Française. Infidèle & obscure, ôsons le dire, elle est encore servile & barbare : à peine peut-on en parcourir de suite une seule page, lors même que l'ambiguïté de l'expression ne force pas à relire plusieurs fois le même passage pour en saisir le sens. À ces traits on doit reconnoître la Traduction de Coste. Étranger à la matière, peu versé dans les Langues, moins encore dans l'art d'écrire, il a servilement copié les tours de phrase de l'original, & conservé, avec une sorte d'affectation, une multitude de redites; négligences qui échappent assez souvent à un Écrivain de génie plein de son objet, mais qui sont insupportables dans une Traduction : de sorte qu'il a rendu, en termes toujours impropres & souvent inintelligibles, les sublimes idées de l'Auteur<sup>45</sup>.

Moins sensible que le François à la pureté & à l'élégance du style, l'Anglois s'attache plus particulièrement aux choses. Ce seroit donc peu connoître la différence des goûts nationaux, que d'imaginer qu'il soit possible de faire une élégante traduction française de la plupart des ouvrages anglois, surtout des ouvrages scientifiques. Que seroit une traduction littérale de l'*Optique* de

---

<sup>45</sup> *Optique*, trad. Marat, Paris, Leroy, 1787, p. ix-x.

Newton?<sup>46</sup>

Qu'a donc fait Marat? Il a résumé d'un mot les périphrases, retranché les répétitions, rejeté en note les définitions et observations, tellement encombrantes, ajouté des planches, tracé dans des notes les progrès de la science depuis Newton<sup>47</sup>, enfin "ménagé des transitions naturelles dans une multitude d'endroits, où le génie de notre langue ne permettoit pas de passer brusquement d'une matière à une autre"<sup>48</sup>.

La traduction de Marat est donc un moyen de faire passer des valeurs qui n'ont pas nécessairement de lien avec le texte qu'il traduit, mais qui, énoncées dans la préface, doivent se lire dans la traduction elle-même. L'insistance sur la servilité de Coste est un exemple. La traduction de Marat est, il le dit lui-même, une traduction "libre"<sup>49</sup>. De plus, le français lève les ambiguïtés et dissipe les obscurités. En un mot, le français est la langue de l'expression de la science et de son progrès (autre valeur introduite en contrebande : la préface commence par faire l'éloge de l'optique, science qui a permis les "progrès" utiles de la gravure, de l'horlogerie, de la navigation, etc.<sup>50</sup>), alors que l'anglais, par implication, est impropre à la communication parfaite des résultats de la science : la manière d'écrire de Newton" est peu propre au développement de la Science, moins encore à la marche d'un traité élémentaire"<sup>51</sup>.

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. xvi-xvii. Dans cette citation comme dans la précédente, Marat fait la même analyse que Coste des différences entre l'anglais et le français, mais là où il choisit de franciser l'original dans une démarche excessivement *cibliste* (selon la terminologie introduite par J.-R. Ladmiral), son prédécesseur s'était fait un scrupule (que lui reproche Marat) de calquer les particularités de la langue – (ou du texte –?) Source. Voir A. Berman, "La traduction des œuvres anglaises aux XVIIIe et XIXe siècles : un tournant?", in *Palimpsestes* 6, p. 19. Le "tournant", si tournant il y a, s'accompagnait donc de régressions.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. xi.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. xviii-xix.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. xviii.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. viii.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. xvii.

Cela dit, Algarotti donne raison à Marat sur un point, à savoir que Coste ne connaissait pas bien l'optique :

M. Coste, qui entre tous les traducteurs s'est distingué par son exactitude et sa fidélité, pour n'avoir pas eu une entière connoissance de la matière, a fait une infinité de fautes dans sa traduction Française de l'Optique de Newton<sup>52</sup>.

D'autres grandes traductions d'œuvres scientifiques de Newton obéissent elles aussi à des impératifs pragmatiques. Buffon traduit la *Méthode des fluxions* en 1740. La traduction des *Principia* par Mme du Châtelet paraît en 1759. L'une et l'autre publication semblent obéir à des motivations beaucoup moins urgentes qu'elles ne l'eussent été quelques décennies auparavant. En 1740, on ne parle plus de fluxions, et l'engouement continental pour la physique newtonienne connaît un relatif déclin à partir du milieu du 18<sup>e</sup> siècle. Du moins la publication d'une traduction française des *Principia* n'a-t-elle plus de connotation polémique, même si des publications antinewtoniennes continuent de voir le jour pendant encore quelques années. Quant à la traduction de Mme de Châtelet, il s'agirait bien plutôt d'une "adaptation", selon la lecture qu'en a faite Marie-Françoise Biarnais avant de proposer sa propre traduction<sup>53</sup>. En fait, il semblerait que les traductions, voire retraductions (Marat retraduisant l'*Optique*) de certaines parties du corpus newtonien au cours du 18<sup>e</sup> s. soient destinées à placer les Lumières françaises sous les auspices de Newton, fût-ce pour exalter le génie de la langue française. Voltaire, à l'occasion de la publication de la traduction de Mme de Châtelet, avance la supériorité du français sur le latin :

Le Français qui est la langue courante de l'Europe, & qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles et nécessaires, est beaucoup plus propre que le Latin à répandre dans le monde toutes ces connoissances nouvelles<sup>54</sup>.

---

<sup>52</sup> A. M. le comte Jean Marie Mazzuchelli, 17 mars 1751, in Algarotti, *Œuvres*, éd. cit., vol. VII, p. 290.

<sup>53</sup> *Principia mathematica*, éd. cit., p. 122.

<sup>54</sup> Voltaire, "Préface historique" à la traduction des *Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle* par la Marquise du Châtelet, Paris, 2 vol., 1759, I, p. ix. Réciproquement, on remarque que dans la préface à l'édition de 1708 de son *Lexicon technicum*, Harris reproche au

L'“éthique” de la traduction propre à Buffon s'oppose violemment à l'ethnocentrisme de Marat et de Voltaire :

j'ai suivi en tout l'esprit de l'Auteur, encore plus que le sens littéral; dans des matières de cette espèce il suffit d'entendre les choses pour les biens rendre; d'ailleurs la Géométrie & sur-tout la Géométrie de Newton n'a qu'un style<sup>55</sup>.

Mais cela ne veut pas dire que cette publication soit parfaitement neutre et désintéressée. Si la traduction de Buffon vise un objectif, c'est plutôt de prendre parti dans la querelle de priorité, que l'on eût pu croire vidée – mais Buffon affirme qu'il n'en est rien<sup>56</sup>. La préface à cette traduction est l'occasion, en illustrant la précocité de Newton dans le domaine des mathématiques (*La méthode des fluxions* est donnée pour un texte de 1671, soit treize ans avant la publication de l'article de Leibniz dans les *Acta Eruditorum*, et alors que Newton a moins de trente ans) de se situer dans les querelles inter-académiques qui continuent d'avoir lieu sur le continent<sup>57</sup>.

## Conclusions

Les leçons, provisoires et fragiles, que ce qui précède permet de tirer, peuvent être recueillies à deux niveaux : au niveau de l'entité collective que désigne l'abréviation “newtonisme” et, corrélativement, au niveau de Newton lui-même et de son attitude envers la traduction comme instrument de sa pensée.

Ce qui ressort de la liste précédente est moins l'intuition d'une théorie de la traduction

---

*Grand Dictionnaire des Arts et Sciences* de l'Académie Française de ne comporter ni planches ni figures, et d'avoir donc été conçu en vue d'améliorer et de répandre la langue française, plutôt que d'informer et d'instruire (*Lexicon Technicum, or an Universal English Dictionary of arts and Sciences*, 2<sup>e</sup> éd., Londres, 2 vol., vol I, préface n.p., [p. 1]).

<sup>55</sup> Préface, p. iv.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. vi-vii.

<sup>57</sup> Voir R. S. Scallinger, “The Newtonian-Wolffian Controversy (1740-1759)”, *Journal of the History of Ideas* 30 (1969), p. 319-330.

(au sens d'une position systématique sur ce qu'il y a lieu de faire quand on transporte un message dans une autre langue, indépendamment des intérêts non linguistiques liés à ce message), qu'une cohérence d'ordre pragmatique. La traduction est, chez Newton, l'enjeu d'une maîtrise qui n'est pas seulement maîtrise du sens, mais maîtrise des conséquences et de la réputation. Pourtant, il faudrait se garder de considérer l'attitude de Newton comme un trait de caractère absolument singulier. Cette attitude, loin de se réduire à la simple psychologie, me paraît être liée à un contexte historique dans lequel la traduction est un outil de manipulation autant que de diffusion désintéressée du savoir. Au-delà du lieu commun qui veut voir dans toute traduction une trahison, se dessinent des enjeux plus précis.

L'existence, autour de la traduction, et singulièrement de la traduction scientifique, des enjeux élucidés ici, remet en cause, me semble-t-il, le rapport normal entre le texte traduit et sa traduction. Alors qu'en général on admet qu'il serait absurde de traduire une traduction, étant donné la nature dérivée de celle-ci (c'est un corrélat de ce que Antoine Berman dénommait la "condition ancillaire" de la traduction<sup>58</sup>), on a donné ici des exemples de textes qui, tout en étant liés par un rapport global de traduction (l'édition de 1706 de l'*Optique* est globalement une traduction de l'édition anglaise de 1704), sont localement liés par un rapport d'infidélité délibérée qui confère une certaine autonomie au texte traduisant par rapport au texte traduit (d'une certaine manière, et en jouant sur le sens de l'expression, on pourrait dire du texte anglais de l'*Historia telluris sacra* de Burnet que "ce n'est pas une traduction"). Certes, cela s'explique en partie par le fait que la République des Lettres est globalement bilingue, voire polyglotte. Mais ce bilinguisme, davantage qu'une explication ou un facteur déterminant, est une condition de possibilité.

Enfin, l'utilisation "idéologique" de la traduction, on l'a vu, ne se limite pas au jeu plus ou moins subtil avec le latin. Le paratexte de la traduction (préfaces, avertissements, notes) est le lieu d'une prise de pouvoir sur le texte traduit dont il resterait à étudier si elle se reflète dans des choix de traduction.

---

<sup>58</sup> Voir l'Épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique, Paris, Gallimard, coll. TEL, 1995 [1984], p. 15.

## ÉLÉMENTS D'UNE PRAGMATIQUE NEWTONIENNE DE LA TRADUCTION

Source : *L'histoire et les théories de la traduction*, Actes du colloque tenu à l'Université de Genève, les 3, 4 et 5 octobre 1996, Genève, ETI / ASTTI, p. 189-209.